

Le premier Congrès de théologie orthodoxe (Athènes, 29 novembre-3 décembre 1936)

E. Stéphanou

Citer ce document / Cite this document :

Stéphanou E. Le premier Congrès de théologie orthodoxe (Athènes, 29 novembre-3 décembre 1936). In: Échos d'Orient, tome 36, n°186, 1937. pp. 225-238;

https://www.persee.fr/doc/rebyz_1146-9447_1937_num_36_186_2903

Fichier pdf généré le 15/04/2018

Le premier Congrès de théologie orthodoxe

(Athènes, 29 novembre-3 décembre 1936)

La chronique des Eglises orthodoxes doit signaler comme un fait caractéristique le Congrès de théologie orthodoxe qui s'est tenu à Athènes à la fin de l'année dernière. L'événement tire son importance, au point de vue historique, du fait que c'est la première fois depuis le schisme oriental que les théologiens orthodoxes ont eu l'occasion de se rencontrer, sauf au concile de Florence, en 1438-1439.

Occasion de ce Congrès.

Chose singulière en apparence, ce furent les Congrès du mouvement dit œcuménique (d'initiative protestante) qui fournirent aux théologiens orthodoxes l'occasion de se voir et de se connaître après tant de siècles de séparation. Ne durent-ils pas souvent, dans ces Congrès, se concerter et comparer leurs idées et leur foi afin de présenter, autant que possible, un front unique aux multiples confessions protestantes? Ces apartés eurent comme bienfaisant résultat de faire naître l'idée d'un Congrès purement orthodoxe, qui réunirait les théologiens des Églises autocéphales dans un but supérieur d'entente et d'union sur le terrain dogmatique. Ce fut M. Hamilcar Alivizatos qui en eut l'initiative. Lors du Congrès de Copenhague (1922), il communiqua sa pensée à ses collègues orthodoxes, qui s'empressèrent de l'adopter. Ils furent même d'avis que la première réunion devait se tenir à Athènes, puisque c'était de là que venait l'initiative. Cependant, il s'écoula quinze ans avant que l'idée prit définitivement corps. On en parla successivement à Athènes (1930), à Cambridge (1932), à Chamby-sur-Montreux (1935). On finit par adopter l'année 1936 comme celle qui verrait se réaliser le projet. En janvier 1936, les représentants des diverses Facultés de théologie se réunirent à Bucarest en vue de constituer le Comité permanent et de tracer un programme d'études.

Raisons de ces Congrès.

M. Alivizatos les énuméra longuement dans le magistral discours qu'il prononça à la séance d'ouverture. Ses paroles méritent réflexion, car elles constituent un aveu très franc de la situation plutôt désavantageuse de l'orthodoxie depuis le schisme. Voici le résumé de l'exposé du distingué professeur : la querelle iconoclaste a marqué pour l'Église d'Orient une période de décadence que vinrent accroître le malheureux schisme du ix^e siècle et les luttes dogmatiques, généralement stériles, qui le suivirent;

d'autre part, depuis la chute de Constantinople, l'orthodoxie s'est trouvée dans des conditions si défavorables, que tout mouvement spirituel sérieux devint impossible, et la décadence devint, pour ainsi dire, totale. Le réveil des nations chrétiennes d'Orient, au siècle dernier, loin de porter remède à cette situation fâcheuse, n'a fait que l'aggraver, à cause de la fondation des Églises dites autocéphales. « Tandis que la création des Églises autocéphales, dit M. Alivizatos, est parfaitement canonique et aide même au progrès de l'ensemble ecclésiastique, dans notre cas, parce qu'on s'est écarté du principe, elle a contribué à dresser entre les sections de l'orthodoxie de hautes murailles, que les différences raciales et ethniques, et aussi l'ignorance des langues des peuples orthodoxes, ont rendues plus épaisses encore et plus inaccessibles. Cela fit que des peuples appartenant à la même Église et nourris par la même mère se comportaient entre eux de façon très hostile, et que leurs Églises, parfois poussées inconsciemment par le nationalisme, s'observaient en dessous, se confinaient dans leurs propres limites, rompaient toute relation spirituelle entre elles et demeuraient dans un isolement qui les étouffait. Inutile d'ajouter que cette décadence a aggravé celle de l'Église comme ensemble et l'a conduite jusqu'au marasme. A vrai dire, même la science théologique, qui sert spécialement l'Église, ne fut pas exempte de ces tendances, puisque, l'ignorance de la langue aidant, le mouvement théologique qui se produisait dans un pays orthodoxe était presque ignoré, sinon méprisé dans un autre, pour des raisons de nationalisme; dans tous les cas, il était regardé comme suspect. Il est inutile de relever qu'au siècle dernier, et jusqu'à la fin de la guerre mondiale, en 1920, les conditions internationales favorisaient ces tendances, et l'encouragement chauviniste donné à l'amour-propre national les imposait comme absolument nécessaires et indispensables. »

M. Alivizatos prétend donc expliquer le fait de la séparation des Églises orthodoxes par une mauvaise application du principe des autocéphalies. N'est-ce pas plutôt ce principe même qui, par son contenu, devient une source de division? Car enfin, comment demander à un principe de séparation, d'indépendance et de dispersion d'être cause d'unité et d'entente? Toujours est-il que dans le cas de la situation actuelle des Églises orthodoxes, c'est bien d'union qu'il s'agit, et c'est ce que veulent réaliser les Congrès projetés.

Séance d'ouverture.

La date d'ouverture du Congrès avait d'abord été fixée au 22 novembre, mais les cérémonies qui se déroulèrent alors à Athènes, à l'occasion du transfert des restes du roi Constantin et des reines Olga et Sophie, la firent renvoyer au dimanche 29 novembre.

Une cérémonie religieuse imposante inaugura naturellement le Congrès

par la célébration d'une messe pontificale et le chant de la Doxologie dans l'Église byzantine de Capnicaréa.

La séance d'ouverture, qui eut lieu dans la salle des fêtes de l'Université, revêtit toute la solennité possible. En présence de S. M. le roi Georges II, de M. Jean Métaxas, président du Conseil, de plusieurs ministres, d'un grand nombre de membres de la hiérarchie hellénique, d'un public nombreux et distingué, les représentants des diverses Facultés orthodoxes se trouvèrent réunis. Celle d'Athènes avait naturellement la plus forte délégation : M^{re} Chrysostome Papadopoulos et MM. Gr. Papanikhaïl, H. Alivizatos, C. Dyovouniotis, D. Balanos, P. Bratsiotis, B. Vellas, E. Antoniadis, D. Moraïtis, etc.; de Bucarest étaient venus MM. V. Ispir, S. Jonsescu, Th. Popescu, etc.; de Jassy, M. J. Savin et l'archimandrite Scriban; de Varsovie, MM. N. Arséniev et H. Basdékas; de Sofia, MM. S. Zankov, G. Pachev, Iv. Gochev; de Belgrade, MM. D. Stéfanovitch, F. Granitch, etc.; de l'Institut russe de Paris, MM. S. Boulgakov, B. Zenkovski, A. Kartachov, G. Florovsky. Des cinq représentants de la Faculté de Cernauti qui s'étaient annoncés, aucun ne parut, mais leurs rapports furent lus en séances (1).

M. Alivizatos, président du Comité d'organisation, prononça un discours grandiose, à la suite duquel le roi proclama l'ouverture des travaux du Congrès. La plupart des Églises orthodoxes étaient représentées; à savoir : Constantinople, Jérusalem, Alexandrie, Bulgarie, Serbie, Roumanie, Pologne, Grèce. Les patriarches de Constantinople, de Jérusalem, de Roumanie et le métropolitain de Pologne avaient envoyé des délégués munis de lettres de créance (2). Ceux des Églises de Serbie et de Bulgarie saluèrent l'assemblée au nom de leurs Églises, mais sans produire de lettres officielles. Enfin, les Églises d'Antioche et de Chypre n'avaient envoyé personne et s'étaient contentées d'adresser lettres et télégrammes.

Ordre du jour.

C'est dans la belle et vaste salle du Club universitaire que se tinrent les séances de travail et d'exposition d'idées. Elles eurent lieu à raison de deux par jour et dans une section unique, afin que tout le monde pût écouter les communications et suivre les débats. Les chefs des délégations présidèrent à tour de rôle, suivant l'ordre d'ancienneté des Facultés.

(1) On a remarqué l'absence de l'École théologique de Halki, dont on connaît le rôle dans la formation des dirigeants de l'Église orthodoxe grecque. M. Alivizatos expliqua par la suite qu'elle n'avait pas été invitée parce que l'organisation du Congrès ne s'était adressée qu'aux Facultés de théologie à caractère universitaire. Les journaux grecs de Constantinople ont pourtant annoncé que l'École de Halki faisait des démarches auprès des autorités politiques pour envoyer un observateur à Athènes. Ces démarches auraient donc abouti à un refus.

(2) Le patriarche d'Alexandrie, qui se trouvait alors à Athènes, ne parut pas au Congrès.

Voici le programme des travaux :

A. *Position de la science théologique dans l'Église orthodoxe.* — a) Fixation des principes fondamentaux de l'orthodoxie; b) libre recherche scientifique dans la théologie et l'autorité ecclésiastique; c) exposition des influences extérieures sur la théologie orthodoxe après la chute de Constantinople : influences catholiques-romaines, protestantes, philosophiques; d) la nouvelle théologie orthodoxe dans ses rapports avec la théologie patristique et les nouvelles conceptions et méthodes théologiques. La tradition en général; e) la mission de la science théologique pour l'éclaircissement de la conscience ecclésiastique.

B. *Expositions théologiques sur les questions ecclésiastiques.* — a) Le problème de la convocation d'un synode œcuménique; b) la conception des différentes Églises orthodoxes et leurs décisions sur les questions générales et urgentes (par exemple le calendrier, le mariage des prêtres, la musique, les jeûnes, etc.) en cas de retard de la convocation d'un synode œcuménique; c) le service positif actuel que la science théologique rend à l'Église dans 1° la préparation de la codification des saints canons; 2° la revision critique et la publication des textes liturgiques anciens; 3° la mission de l'Église orthodoxe (intérieure et extérieure); d) l'orthodoxie et les problèmes présents : 1° l'Église et la culture; 2° l'Église et l'État; 3° l'Église et les questions sociales.

C. *Desiderata.* — a) Une revue théologique orthodoxe; b) des relations étroites entre les Facultés de théologie.

Aperçu synoptique sur les principaux travaux du Congrès.

Dans cette pléthore de questions, certaines seulement peuvent nous intéresser, encore qu'elles soient toutes importantes.

Principes fondamentaux de l'orthodoxie. — M. Bratsiotis, d'Athènes, les expose assez rapidement en plusieurs points. Il nous dit que l'Église orthodoxe, fidèle à l'enseignement dogmatique, ascétique et mystique des premiers siècles, réalise en son sein l'équilibre parfait entre les principes d'autorité et de liberté par son organisation synodale, qui donne une bonne place aux chrétiens laïques. L'orateur exposa avec force son point de vue sur le phylétisme ou nationalisme, qui doit être exclu de l'essence de l'orthodoxie.

En douze thèses assez brèves, le R. P. Bulgakov, de l'Institut russe de Paris, exposa sa théorie de l'Église, qu'il a déjà présentée en divers ouvrages.

Mais ce qui surtout fit sensation et mit à nu certaines opinions « orthodoxes » (?) pour le moins étonnantes, ce fut la discussion qui suivit et que provoqua l'intervention de l'archimandrite Scriban, théologien roumain. Il attaqua vivement l'élément laïque qui, dans l'Église, occupe des positions importantes sans avoir toujours l'esprit simplement chrétien;

il attaqua spécialement la théorie russe de la *Sobornost* (Conciliarité). L'archimandrite Scriban est un partisan de l'Église présidée et dirigée par le corps de la hiérarchie. La discussion qui se généralisa alors aboutit à la réponse donnée par le R. P. Florovsky, de l'Institut russe de Paris. Il rappela avec force la théorie de la *Sobornost*, qui conçoit l'Église comme un tout constitué par les ecclésiastiques et les laïcs, ces derniers étant, en fait, le critère de la vérité dans l'Église. Ainsi le corps des évêques réunis en concile n'est pas en lui-même infaillible, considéré indépendamment du peuple, et cela malgré la formule ἔδοξε τῷ Ἀγίῳ Πνεύματι καὶ ἡμῖν. Mais simplement c'est le peuple chrétien qui, par son intervention ou par son acceptation, devient le critère de la vérité des décisions conciliaires. Voici deux conciles, ceux de 449 et 451. Dans les deux cas, il y eut assemblée d'évêques prenant des décisions ou se prononçant sur des points de foi. Mais tandis que le premier était rejeté, le second était approuvé par le peuple chrétien. N'est-il pas vrai, continua l'orateur, qu'à Florence, en 1439, les évêques orientaux trahirent la foi orthodoxe, et que seule l'opposition du peuple la sauva? Et quand, à un moment de l'histoire, une grande partie de l'épiscopat de la Russie occidentale crut devoir se tourner vers Rome, ne fut-ce pas la protestation et la révolte du laïcat qui sauva la foi russe?

D'autres orateurs de l'Institut russe de Paris appuyèrent cette doctrine et affirmèrent que c'est le peuple qui juge en définitive de la véracité des décisions d'un concile. Mais que penser du cas d'erreur universelle? Dans ce cas, « Dieu suscitera quelqu'un pour sauver son Église », nous affirme-t-on.

Je laisse aux lecteurs de juger la portée comme les conséquences de pareilles affirmations. On me permettra seulement de remarquer combien logique est la théorie de la *Sobornost*, faisant du peuple chrétien le critère de vérité, après le rejet de celui que Dieu a mis à la base de son Église : *Tu es Petrus et super hanc pe'ram...* Comment savoir, en effet, en l'absence de Pierre, qu'une assemblée d'évêques est un vrai concile ou un simple *latrocinium*?

Influences étrangères. — Trois orateurs développèrent ce sujet. M^{sr} Chrysostome Papadopoulos présenta ces influences comme plutôt secondaires et extérieures, rendues telles, malgré la pression de l'Occident, grâce à la résistance de l'orthodoxie.

M. C. Dyovouniotis nous dit comment, par suite des difficultés dans lesquelles se trouva l'empire byzantin dans ses luttes contre ses ennemis, le travail théologique subit un ralentissement dans l'Église orthodoxe et, après la prise de Constantinople, un véritable arrêt. Privé de tous les moyens d'instruction et de formation, l'Orient chrétien dut se tourner vers l'Occident, dont il subit nécessairement les influences. Bien plus, obligée de se prononcer sur des questions débattues entre catholiques et protes-

tants, la théologie orthodoxe eut parfois recours à des réponses rapides, sans égard souvent à l'enseignement traditionnel qu'elle avait perdu de vue. Ces réponses, qu'elle faisait siennes, étaient puisées dans la doctrine occidentale catholique ou protestante. Il s'agit de soumettre ces points spéciaux à un examen attentif; non point s'en débarrasser à priori, sous prétexte qu'ils reflètent la théologie occidentale, mais ne les garder que dans la mesure de leur conformité à l'enseignement primitif traditionnel.

Les Congrès orthodoxes sont appelés à examiner attentivement ces doctrines ou pratiques.

Le R. P. G. Florovsky nous décrit l'influence étrangère sur la théologie russe depuis le xv^e siècle. Voici quelques points assez intéressants : 1^o la Bible slave fut corrigée d'après le texte de la Vulgate par le Dominicain croate Benjamin, au xv^e siècle; 2^o les théologiens russes de Kiev, au xvii^e siècle, eurent pour conseillers et maîtres des théologiens catholiques, et spécialement les Jésuites; la théologie était enseignée en latin, et l'on suivait les œuvres de saint Thomas d'Aquin et de Bellarmin; 3^o au xviii^e siècle, c'est l'influence protestante avec Théophane Procopovitch, élève de l'Institut de Kiev; 4^o au xix^e siècle, c'est l'influence de la philosophie spécialement allemande, protestante et catholique, qui cependant n'a produit aucun ouvrage remarquable.

L'orateur fait remarquer que ces influences laissèrent intacte la théologie proprement orthodoxe, grâce aux oppositions du laïcat. En effet, quand parurent les œuvres du métropolite Macaire (influence catholique) et du métropolite Philarète de Tchernigov (influence protestante), ce fut un laïc, Kiriejevsky, qui se leva pour protester et pour dire que la vraie théologie était non point celle des courants catholiques ou protestants, mais celle des Pères. Ainsi se confirme encore la vérité de la *Sobornost*.

Retour aux Pères. — Deux orateurs, MM. D. Balanos et G. Florovsky, examinèrent l'état de la théologie moderne dans ses rapports avec la théologie patristique.

M. Balanos voulut constater qu'entre l'Écriture et la tradition l'orthodoxie continue de garder le juste milieu, contrairement, dit-il, au catholicisme, qui pencha plutôt vers la tradition, ou au protestantisme, qui adhéra uniquement à l'Écriture.

G. Florovsky, avec feu et conviction, nous dit son attachement à la doctrine des Pères. Les Pères ne sont pas d'un monde vieilli, qu'il faut abandonner sous prétexte que leur enseignement ne correspond plus aux besoins des temps modernes, avides de termes nouveaux pour l'expression du dogme. Les Pères n'étaient pas de simples individus passant par le monde, mais l'Église inspirée, expliquant la vérité chrétienne. Le théologien, nous dit l'orateur, est l'organe de la vérité, exprimée par l'inspiration du Saint-Esprit. Mais les Pères qui furent ainsi les instruments de Dieu et dont l'esprit atteint à l'expression la plus parfaite du dogme

chrétien, ce furent les Pères grecs, et quiconque veut vraiment pénétrer l'esprit de la théologie doit s'adresser aux Pères grecs. Or, continua l'orateur, il faut avouer que la théologie orthodoxe n'a pas subi suffisamment l'influence grecque. Elle fut trop russe, ou trop roumaine, en un mot trop slave.

De pareilles déclarations, on le comprend, ne laissèrent pas indifférent un auditoire constitué en majeure partie de théologiens slaves. Il y eut comme une sorte de protestation, et on réclama la mise au point par une discussion en règle. M. Alivizatos qui, comme président du Congrès, pouvait craindre, et avec raison, l'engagement d'un pareil débat, intervint très habilement pour conjurer le péril. Il dit que la question ne se posait pas, en fait, d'un remaniement du dogme, comme si l'on avouait avoir rompu avec la tradition patristique. « Nous connaissons parfaitement, continua-t-il, l'enseignement primitif de l'Église, mais nos efforts doivent tendre à déterminer ce qui, dans la théologie actuelle, est d'accord ou non avec la tradition patristique. » Et avec la promesse que l'on consacrerait une séance spéciale à la discussion des points principaux, l'on en resta là.

Mais on aurait pu demander au R. P. Florovsky si la lecture des ouvrages des Pères grecs aboutit vraiment à la théorie de la *Sobornost*, telle qu'elle fut par lui présentée.

La théologie et la vie spirituelle. — Relation de Stefan Dimitriévitch, de Belgrade, absent, lue par M. Alivizatos. Le rapporteur constate que la vie proprement spirituelle des peuples orthodoxes a laissé et laisse beaucoup à désirer. Il en attribue la cause à la situation difficile créée jadis, au point de vue politique, aux pays d'Orient, et il essaye d'illustrer ses affirmations d'exemples concrets pris dans différents pays, spécialement les pays slaves. Une seconde raison est l'immixtion par trop intempestive de l'élément laïque, pratiquement achrétien, dans les affaires de l'Église. La théologie, nous dit la communication, a pour mission de réveiller la conscience religieuse et ecclésiastique du peuple orthodoxe par l'enseignement de la doctrine chrétienne, qui doit définitivement conduire à la pratique de la confession et de la communion.

Dans ce rapport, l'on reconnaît, et non sans quelque surprise, bien des idées préalablement exposées par l'archimandrite Scriban dans son attaque contre la *Sobornost*.

Après la lecture de cette relation, un théologien roumain fit remarquer au Congrès que bien des inexactitudes s'étaient glissées dans cette communication, spécialement en ce qui concerne l'histoire de la Roumanie, et il demanda qu'elle ne fût pas publiée avant sérieuse révision et correction.

La convocation du concile. — Question épineuse et difficile, que plusieurs orateurs essayèrent d'aborder, MM. Alivizatos, Balanos, Zankov,

Granitch. Tout le monde, mais non point pour les mêmes raisons, se prononça contre la convocation. Voilà douze siècles que l'Église orthodoxe (encore qu'elle prétende ne reconnaître comme autorité universelle que celle du concile) n'a pas participé à un concile œcuménique ou même panorthodoxe (reconnu par elle), et cependant ses théologiens avouent en ce jour qu'elle n'est pas encore prête à le faire. On nous a affirmé qu'il n'y a point actuellement de question dogmatique à régler (Alivizatos et Balanos), et que le futur concile, s'il se réunit, ne doit pas être simplement un synode panorthodoxe, mais un concile proprement œcuménique (Alivizatos). M. Balanos admet que l'Église orthodoxe puisse, dans son sein et à elle seule, convoquer un concile œcuménique. Pour F. Granitch, le grand obstacle à la convocation est l'absence de l'Église russe.

Tout le monde est d'accord pour souhaiter que par tous les moyens l'on rende possible, un jour, un concile œcuménique ou au moins un synode panorthodoxe, sans que l'on veuille pour cela dire que les Églises autocéphales nationales en sentent le besoin.

Mais que faire, en attendant, pour résoudre les questions secondaires qui se présentent si nombreuses : calendrier, comput pascal, mariage des prêtres, jeûne, etc. ? M. Alivizatos propose la correspondance entre Églises autocéphales, à l'imitation des anciens, à la condition, évidemment : 1° qu'il s'agisse de questions à portée panorthodoxe ; 2° que tous en admettent la solution provisoire ; 3° qu'on en réfère au concile pour la solution définitive.

Codification des canons. — M. Alivizatos revint sur un sujet dont il avait déjà entretenu le Congrès byzantin d'Athènes en 1930, à savoir la codification des saints canons de l'Église orthodoxe. Il insista sur la nécessité de ce travail et proposa la formation d'une Commission de canonistes que l'Église chargerait de préparer la codification des canons, travail que l'on soumettrait ensuite à l'approbation du futur concile. A cette occasion, le président du Congrès ne manqua pas de dire son admiration pour l'œuvre accomplie par l'Église catholique.

M. Ivan Gochev, de Sofia, nous parla à son tour de la nécessité de la revision critique des textes liturgiques, et proposa lui aussi la formation d'une Commission pour l'examen et l'établissement des textes authentiques.

Missions. — Le programme distinguait entre mission extérieure et mission intérieure. M. D. Moraitis nous entretint longuement de la première. M. Alivizatos traita le problème que pose la seconde, et nous dit que l'Église orthodoxe doit, elle aussi, entreprendre des missions auprès des non-chrétiens, et spécialement auprès des musulmans, dont le voisinage en même temps que le caractère oriental peuvent offrir certains avantages. L'orateur proposa l'examen des méthodes des autres Églises,

et tout particulièrement de l'Église catholique, même en son œuvre spéciale auprès des orthodoxes, c'est-à-dire de l'Église uniate.

Sur le même sujet, M. Ispir, de Bucarest, nous dit entre autres qu'il faut songer à organiser le mouvement missionnaire, qui est affaire plus de science sociale que de théologie. Le minimum de stabilité et d'union auquel on doit tenir en vue d'une action soit sociale soit missionnaire se résume en ces trois points : 1° garder le Saint-Sépulcre à Jérusalem; 2° fortifier le patriarcat de Constantinople par la création d'un Comité international consultatif au Phanar; 3° créer un institut missionnaire pour la formation de missionnaires orthodoxes. M. Arséniev, de Varsovie, nous dit, en un beau discours très oratoire, l'action de l'Église orthodoxe sur l'évolution de l'Occident chrétien.

Culture et questions sociales. — Ces deux sujets furent traités plutôt théoriquement, je veux dire sans appel précis à l'Église orthodoxe en tant que telle. Ainsi, dans un long discours à prétentions oratoires très visibles, M. Popescu, de Bucarest, nous dit l'harmonie entre la culture et l'Église en nous expliquant, comme le ferait n'importe quel ouvrage imprimé en Occident, en quoi consiste la culture et pourquoi la civilisation actuelle est en baisse, mais il ne nous dit presque rien des rapports de l'Église orthodoxe avec la culture; ou plutôt si, il affirma en une apostrophe vibrante d'émotion que l'Église orthodoxe n'a pas imité l'Église catholique, l'ennemie de la culture. Mais n'est-ce pas M. Popescu qui, dans son toast au dîner offert par la Faculté de théologie d'Athènes, le 29 novembre, à 21 heures, avouait « qu'il n'est pas permis à l'historien d'être orateur, car la rhétorique nuit à l'histoire »? (*Ἐκκλησία*, décembre 1936, p. 400^a.)

M. Pachev, de Sofia, nous lut également un long mémoire sur la justice et la charité, régulatrices chrétiennes de la vie sociale, mais tout cela sans couleur locale et proprement orthodoxe. Les livres ou articles de dictionnaires d'Occident en disent autant.

M. Alivizatos déclara en substance que c'est la charité qui, dans l'Église orthodoxe, règle les relations sociales des hommes. Mais nulle mention de l'application pratique entreprise par l'orthodoxie de la règle de charité à la vie sociale actuelle. Et pour cause.

L'Église et l'État. — Au sujet des rapports de l'Église et de l'État, M. Alivizatos rêve à l'époque du pieux Césaropapisme de Justinien I^{er}, et à l'union parfaite inspirée des principes chrétiens, des deux sociétés qui sont d'origine divine. Mais en cas de violence exercée par l'État, l'Église, qui n'est pas une institution à but matériel et terrestre, mais seulement spirituel, doit se contenter de souffrir et de prier, avec la conviction que sa victoire jaillira de ses souffrances mêmes.

M. Zankov, encore que non prévu par le programme, ajouta son petit mot. Il fit remarquer que l'Église et l'État sont deux institutions libres

et que, par conséquent, la règle de leurs rapports n'est pas le système du césaropapisme, mais celui de l'entente; cependant, en cas de persécution, la résistance passive est toute indiquée.

Sur le même sujet, on lut une communication, également non prévue, du professeur Zizikin, de la Faculté de Varsovie.

Revue interorthodoxe et relations des Facultés de théologie. — La création d'une revue interorthodoxe ayant déjà été, en principe, résolue, on en discuta ici la formule. Lecture fut donnée d'un rapport de M. Cotos de Cernauti, sur la question. Il dit la grande nécessité de cet organe, qui servira de lien entre les théologiens orthodoxes. Écrit dans les trois langues principales : français, anglais et allemand, en plus du grec, avec comme titre *Revue orthodoxe d'information*, il contiendrait de longues chroniques d'actualités théologiques, des textes, des études, des chroniques sur la vie des Eglises orthodoxes, des recensions de livres nouveaux, une bibliographie des ouvrages relatifs à l'orthodoxie, etc., etc. Notons le don de 50000 lei en faveur de cette revue du métropolite de Bukovine.

Le professeur H. Basdékas, de Varsovie, dit — en anglais — que les langues à employer parmi les orthodoxes ne sont pas le français, l'allemand et l'anglais, mais bien le grec, le roumain et la principale des langues slaves, le russe. Il proposa la création d'un centre d'études où la théologie orthodoxe serait enseignée en ces langues.

A quoi M. Balanos fit remarquer qu'il était difficile aux théologiens déjà grisonnants de se mettre aux langues; il proposa que dans la revue interorthodoxe on consacra quelques pages pour la biographie des théologiens orthodoxes actuels et la traduction des principales de leurs œuvres.

En définitive, on renvoya à une Commission spéciale la question de la revue, ainsi que l'examen des relations à établir entre Facultés de théologie pour le maintien de contact entre elles.

Séance de clôture et résolutions.

La séance de clôture eut lieu le jeudi 3 décembre, dans la grande salle des fêtes de l'Université. Sous la présidence de M. Alivizatos, on y discuta le texte des résolutions qu'une Commission avait déjà préparé. Voici ces résolutions :

1° Le Congrès prend la résolution de publier en volume les actes du Congrès et les communications qui y furent lues.

2° Le Congrès reconnaît la nécessité de la codification des saints canons et prie les Eglises orthodoxes de nommer, par l'intermédiaire du patriarcat œcuménique, une Commission chargée de préparer ce travail, que l'Eglise sanctionnera.

Faisons remarquer que la formule présentée à l'approbation de l'as-

semblée disait : « et prie l'Église de nommer une Commission... » M^{sr} Chrysostome Papadopoulos intervint pour demander que l'initiative de nommer la Commission ne revienne pas aux Églises autocéphales, mais au patriarcat œcuménique. Cette proposition n'ayant pas été acceptée par un grand nombre de membres du Congrès, M. Alivizatos recourut à l'heureuse formule « durch den Patriarcat ». (On parlait allemand.)

3° Le Congrès émet le vœu d'une revision des textes liturgiques et prie les Églises d'y pourvoir. C'est en vain que M. Gochev réclama la constitution par l'Église d'une Commission avec charge de préparer le travail.

4° Le Congrès reconnaît la nécessité de la publication d'une revue scientifique de théologie orthodoxe, et en confie la direction à la Commission chargée de préparer le prochain Congrès; le Congrès, faisant mention avec reconnaissance du don de 50 000 lei du métropolite de Cernauti, prie les Églises de subvenir aux frais d'édition.

5° Le Congrès envoie ses salutations au « mouvement œcuménique » du christianisme pratique, et lui offre son entière collaboration.

6° Le Congrès établit un lien de fraternité spirituelle entre théologiens orthodoxes sous le patronage des trois hiérarques, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome.

7° Le Congrès souhaite un contact plus étroit entre Facultés par des invitations mutuelles pour conférences, et par l'échange de professeurs et d'élèves.

8° Le Congrès exprime sa sympathie à l'Église russe martyre, ainsi qu'à toutes les Églises qui souffrent pour la foi chrétienne.

9° Le Congrès décide de se réunir à Bucarest en 1939, et propose la discussion des sujets suivants : a) Fondements et sources de la foi orthodoxe; b) Écriture et Tradition; c) action sociale de l'Église.

A propos des sujets à discuter au Congrès de Bucarest, on fit remarquer, et spécialement M. Gochev, que ce programme, par son étroitesse même, excluait bien des spécialistes d'autres matières, on voulut alors élargir ce programme en permettant aux professeurs des Facultés de s'adresser à temps au Comité du Congrès pour lui soumettre les sujets de leur propre choix.

M. Alivizatos pria enfin les congressistes de bien vouloir reprendre leurs communications pour les dernières corrections en vue de la publication des Actes, en avertissant cependant que, sous peine d'exclusion, elles devaient être toutes de retour à Athènes pour le 6 janvier 1937.

Résultats du Congrès.

M. Alivizatos nous dit, dans son discours de clôture, que la multitude des problèmes très importants inscrits à l'ordre du jour et passés rapidement en revue par le Congrès avait pour but moins d'aboutir à des solutions que « de donner aux théologiens non orthodoxes l'impression très

claire que nous, théologiens orthodoxes..., avons, indépendamment de leur solution, la pleine conscience des grands problèmes qui occupent nécessairement et doivent occuper l'orthodoxie ». Mais le plus important est le fait même du Congrès, la rencontre des théologiens orthodoxes, puisqu'il prouve que sont renversés « les murs mitoyens qui séparaient notre Église en sections inaccessibles ». En vérité, les résultats du Congrès n'ont pas dépassé ce point, à savoir la volonté pratique de se voir et de s'entendre; et nous avons formé la conviction, après avoir suivi très attentivement toutes les séances publiques, qu'on a bien fait d'éviter la discussion, non point pour raison de manque de temps, mais parce que l'heure de la discussion n'a pas encore sonné. N'est-ce pas aussi l'impression, peut-être même la conviction de M. le président, et nous trompons-nous en le félicitant d'avoir, par des interventions habiles, évité la discussion des points délicats? Emportés par leurs opinions, certains congressistes ne virent pas le danger, et à plusieurs reprises réclamèrent la discussion, qui leur fut donnée... en promesse. N'allaient-ils pas compromettre dès le début l'œuvre des Congrès en occasionnant des chocs d'opinions à conséquences irréparables?

A notre avis, c'est la richesse du programme qui sauva tout, et nous pensons que de longtemps encore les Congrès de théologie orthodoxe doivent tenir à cette richesse, car de longtemps encore — c'est notre impression — ces Congrès de théologie ne seront que des Congrès de théologiens.

Le Congrès et l'Église orthodoxe.

L'Église orthodoxe, et spécialement celle de Grèce, ne vit pas de bon œil le projet des Congrès de théologie orthodoxe, et cela, semble-t-il, pour deux raisons principales : 1° La plupart des théologiens orthodoxes étant laïques, il y avait à craindre qu'une élaboration des données de la foi, au sein d'un groupe étranger au sacerdoce, ne constituât un vrai danger pour l'Église.

2° La tendance récente des Églises roumaine et serbe à vouloir s'emparer de l'autorité du patriarcat de Constantinople pouvait s'affirmer et prendre corps dans une assemblée dont la majorité devait être non-grecque.

L'Église de Grèce exprima donc toute son aversion à l'égard de ce projet, mais les théologiens passèrent outre, et résolurent de tenir leurs assises en marge de l'Église. Devant pareille insistance, celle-ci, comme toujours, céda, aida même de ses finances l'entreprise, et, au jour de l'ouverture, M^{gr} Chrysostome put commencer son adresse au Congrès par ces paroles : « C'est avec une grande joie que nous saluons, au nom de l'Église de Grèce, ce premier Congrès de théologie orthodoxe. » Aucune trace de la réserve de l'Église durant ce Congrès. La seule allusion qui

y fut faite tient dans ce mot de la lettre du patriarche de Jérusalem : « Devant l'initiative de la convocation d'un Congrès de théologie, nous tremblons et espérons. » M^{sr} Papadopoulós, ainsi que l'apocrisiaire du patriarcat de Constantinople, M^{sr} Chrysanthe, suivirent tous les travaux très régulièrement.

Le Congrès et l'Église catholique.

Il y eut quelques allusions à l'ancienne Rome, mais à part l'éclat oratoire de M. Popescu, on peut dire que les congressistes se tinrent dans les limites de la politesse et du respect. Remarquons que M. le président n'appela jamais l'Église catholique par son vrai nom; c'était toujours « die papstliche Kirche », ou parfois « die Kirche von Rom ». La plupart des autres orateurs disaient plus simplement « l'Église romaine » ou « die romische katholische Kirche ».

Plusieurs ecclésiastiques catholiques d'Athènes vinrent assister aux séances. On en remarqua deux qui suivirent les travaux du Congrès très fidèlement. Pourquoi faut-il qu'à la suite d'un article de *la Croix* ou d'une note du journal *Katholiki*, disant que ces deux ecclésiastiques catholiques n'étaient pas des représentants de l'Église catholique, des plaintes amères se soient fait entendre dans la presse d'Athènes? Mais si les intéressés ayant peut-être constaté qu'on les prenait, au sein du Congrès ou dans la presse, pour des représentants de Rome, ont voulu simplement mettre les choses au point, pourquoi s'offusquer de la vérité et supposer des intentions d'orgueil hautain ou de mépris absolument inexistantes? Et d'ailleurs, a-t-on invité l'Église romaine à envoyer des observateurs à ce Congrès? A-t-on invité les Instituts ou Facultés de théologie catholique à y dépêcher des représentants?

Observations finales.

La langue du Congrès fut l'allemand, aussi bien pour les communications que pour le reste. Mais on y parla aussi en français, et ce fut, en particulier, le cas de plusieurs orateurs roumains. Un seul rapporteur parla en anglais, et on recourut à un traducteur.

La plupart des orateurs lurent leur mémoire; certains, dans une intention de brièveté, et peut-être aussi de clarté, s'exprimèrent sans l'aide de papier, tels MM. H. Alivizatos, G. Florovsky, N. Arséniev, H. Basdékas.

D'après le règlement, la durée des rapports ne pouvait dépasser un quart d'heure, ni les débats cinq minutes. En fait, les rapports furent très longs; quant aux débats, il n'y en eut pas, à proprement parler.

Au début de chaque séance, M. Alivizatos invitait un chef de délégation à présider l'assemblée, et les personnages ainsi désignés allaient occuper le siège de la présidence, salués par les applaudissements. Pourquoi y

eut-il un président, un seul, accueilli sans applaudissements et très froidement ?

Outre les ecclésiastiques catholiques mentionnés ci-dessus, il y eut pour suivre les travaux du Congrès, deux observateurs étrangers : un anglican et un protestant suisse.

Le public fut très rare aux séances du Club universitaire et l'élément ecclésiastique orthodoxe quasi inexistant, ce qui s'explique, pensons-nous, par l'ignorance de l'allemand.

Remarquable fut l'activité de M. Alivizatos. Il fut l'organisateur infatigable et l'âme du Congrès, qui lui doit tout son succès. M. le président se montra fort aimable et serviable envers tout le monde, et loin de vouloir employer quelque phrase injurieuse à l'égard de l'Église catholique, il eut, à l'occasion, sur les lèvres des vérités élogieuses à son adresse. Et nous n'oublions pas le mot d'exquise courtoisie qu'il adressa aux observateurs non-orthodoxes dans son discours de clôture : « Je remercie tout spécialement les chers collègues étrangers non-orthodoxes, visiteurs et observateurs du Congrès, de l'intérêt soutenu avec lequel ils ont suivi nos travaux. Je désire les assurer, en leur qualité de représentants des Églises non-orthodoxes, que la théologie orthodoxe suit avec intérêt les progrès de la science théologique accomplis dans leurs propres milieux. Ces progrès contribueront dans une grande mesure à aplanir la voie de l'entente mutuelle qui, dans un avenir très lointain peut-être, mais certain, mènera à l'union de toutes les Églises chrétiennes, promise par le Seigneur, et pour laquelle notre Église ne cesse de prier. »

E. STÉPHANOU.